

BRUCE BÉGOUT

*Chroniques mélancoliques
d'un vendeur de roses ambulants*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

Le présent texte est extrait du recueil *L'Accumulation primitive de la noirceur*, paru en janvier 2014 aux éditions Allia.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

1. Il est très difficile d'être invisible. Pourtant j'y suis parvenu. J'ai totalement disparu, sans laisser de traces. Ni vu, ni connu. Comment ai-je fait ? C'est simple : je suis le genre de type qu'on ne remarque pas dans la rue. Lorsque c'est le cas, cela provoque chez celui qui, par le plus grand des hasards, me prête un peu d'attention une moue immédiate de consternation. Il faut dire que j'occupe une position sociale qui, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, est particulièrement ingrate : je vends des roses à la sauvette le soir dans les restaurants. Car, ayez le courage de le reconnaître, je ne suis pas le bienvenu parmi vous. Je porte l'étoile multicolore du paria. Même si l'on me laisse circuler en tapinois entre les tables, je sens qu'enveloppent continuellement ma modeste personne des regards désapprobateurs. Le petit bonheur que je vends en passant, et qui, j'avais la faiblesse de le croire, aurait dû me valoir une certaine bienveillance, à tout le moins une gaieté communicative, les occasions de se réjouir étant si rares de nos jours, ne m'attire que du dédain. L'offrande d'une rose a perdu de son enchantement, et les mines

renfrognées de mes clients témoignent de cette *crise de confiance* dans le pouvoir fédérateur des fleurs. Je me demande bien pourquoi les gérants eux-mêmes tolèrent ma venue, alors qu'ils n'ont de cesse, dès qu'ils m'aperçoivent, de me tourner le dos et de se boucher le nez à ma vue. Depuis huit mois que je fais ce *job* (ce mot horrible est néanmoins le plus juste pour traduire le style précaire et méprisable de tâche que j'accomplis), aucun patron ne m'a serré la main, adressé un signe amical ou demandé mon nom. On dirait que je leur fais honte comme une corvée nécessaire mais sordide. Certains, moins hypocrites, n'hésitent pas à me refuser tout de go l'entrée considérant que mon apparition, je les cite, *sabote le standing de l'établissement*. À dire vrai, cette humiliation sociale ne m'affecte plus vraiment. Au début elle me rendait triste, et je ne la comprenais pas. Tout en déambulant, je maudissais la méchanceté humaine. À présent, cet avilissement qui m'accompagne presque partout me ravit. Je m'en sers même. C'est comme si j'en tirais une énergie nouvelle, une puissance insolite. Je capte ce mépris qui m'entoure. Je le bois comme un buvard. Mes cellules l'ingèrent petit à petit en lampées microscopiques et j'entends presque, lors de mes moments

nocturnes de répit, le bruit spongieux de cette succion continue. Car je n'en fais pas simplement une carapace. Ce serait trop simple, trop facile. Non. Je l'absorbe patiemment, *je me l'incorpore*. Ce mépris ne me vêt pas, il me nourrit et me fait croître. C'est ma substance, ma soupe protoplasmique, le lait maternel de mon cynisme. Je puise en lui la force de provoquer à l'envi indifférence et écœurement. Et, lorsque, à force de contorsions et de grimaces, de phrases tire-larmes et de regards contrits, je parviens à déclencher la gêne et l'embarras chez les personnes qui cherchent à m'ignorer, je sens qu'en moi se propage une indescriptible volupté.

II. Je suis né le 21 mai 1967 au nord-ouest de l'Inde, à Chandigarh, la ville qui doit son plan d'urbanisme à l'architecte suisse Le Corbusier. Je suis le second d'une famille de six enfants appartenant à la classe moyenne cultivée et ouverte d'esprit. Titulaire d'un diplôme de sciences politiques obtenu à l'université de Mumbai, j'ai soutenu cinq ans après dans cette même université un doctorat d'anthropologie qui a obtenu, en 1997, la plus haute distinction académique et fait l'objet d'une

publication dans une maison d'éditions de Goa. Mon sujet de thèse portait sur "Le rituel de la Rua chez les tribus négroïdes des îles Andaman-et-Nicobar". Je n'ai jamais réussi à intégrer l'enseignement supérieur de mon pays corrompu par l'argent, le népotisme et l'esprit clanique. Pour vivre et faire vivre, j'ai enseigné la littérature, le droit et la géographie dans divers établissements secondaires du Pendjab. J'ai pu néanmoins poursuivre mes recherches anthropologiques sur Andaman-et-Nicobar et, lors de mon temps libre et avec mes propres deniers, je me suis en particulier spécialisé dans l'étude de la peuplade de l'île Sentinelle Nord (on ne lui connaît pas d'autre nom) qui est renommée pour être justement la plus méconnue, la plus hostile à la pénétration du monde extérieur, la plus réfractaire à l'enquête de terrain. Certains ethnologues ont payé de leur vie leur curiosité, et l'on n'a jamais retrouvé leur corps, sans doute dévoré lors d'un joyeux rituel d'appropriation de l'ennemi. Tout le monde a en tête ces images tournées quelques jours après le tsunami de décembre 2004 lorsqu'un hélicoptère, rempli d'officiels venus voir si la situation était conforme à la normale, a été attaqué par des lances et des flèches d'hommes furieux sortis

de l'âge de pierre. Mais, grâce à la persévérance et la prudence que m'a enseignées ma longue appartenance à un parti politique interdit, j'ai eu la chance de faire la connaissance d'un guide qui, après moult palabres et quelques pots-de-vin, m'a conduit jusqu'aux deux cents derniers membres de cette ethnie qui est, dit-on, la plus isolée du monde. Malheureusement, à mon retour, je n'ai pu communiquer à la communauté scientifique le résultat de ces recherches. Pour certaines raisons qu'il serait ici trop long d'expliquer mais qui, globalement, ont trait aux difficultés inhérentes au destin de tout individu qui se lance dans la lutte radicale, ce qu'un de mes chefs a nommé "la zone des balles dans la tête", j'ai dû fuir mon pays, abandonner ma famille, prendre la route de l'exil, et passer clandestinement en Europe. Je suis arrivé en France en octobre 2010 par un jour de grand vent dans lequel je n'ai vu aucun présage ni bon ni mauvais, mais quelque chose de nouveau, de vif et de frais. Je vivote depuis grâce à quelques besognes pénibles et à une communauté d'amis fidèles dont la solidarité est proportionnelle à l'infortune. Après une semaine de découvertes et d'adaptations, j'ai pu constater que, pour ce qui est de l'hospitalité, les habitants de ce pays

ne le cèdent en rien aux tribus belliqueuses de l'océan Indien.

III. Le mépris général qui m'accable n'est que la figure inversée du mépris que les gens qui me méprisent ressentent pour eux-mêmes. Ils ne supportent pas de me détester, moi, le pauvre sans-papiers qui sue sang et eau dans des conditions minables pour son misérable gagne-pain. En vérité, ce n'est pas moi directement qu'ils haïssent, mais le fait de me haïr. Et, bizarrement, par un retournement inexplicable, ils me honnissent d'autant plus pour cela. Car ils se sentent coupables de me mépriser, alors que, vu ma situation, ils devraient me témoigner une certaine mansuétude, voire de la compassion. Mais ce n'est pas le cas. Cette soudaine défection de générosité les afflige comme une gifle reçue en public. Ils me tiennent alors pour responsable de la culpabilité qu'ils éprouvent. Car si je n'existais pas, ils ne subiraient pas l'affront de leur sentiment d'impuissance. Il est difficile pour eux d'admettre que nous appartenons au même genre humain et que nous ne sommes éloignés les uns des autres que par la grâce d'un système de couverture sociale qui pourrait s'effondrer du jour au